

La Révolution prolétarienne, 01-09-1027

Auteur(s) : B. Giauffret

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

2 Fichier(s)

Citer cette page

B. Giauffret, *La Révolution prolétarienne* 01-09-1027

Claire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 01/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/francophone/items/show/3873>

Description & analyse

Description Rubrique "A travers les livres"

Analyse

Cette recension de B. Giauffret pointe la vivacité d'un récit alerte mettant en scène Djouma, chien de Batouala, et permettant de parcourir la brousse africaine, offrant du coup des aperçus saisissants sur les mœurs et modes de vie de ses habitants.

Mais pour l'auteur de l'article, l'essentiel du roman est ailleurs ; il réside dans le dévoilement des exactions coloniales, provoquées en particulier par la volonté d'exploitation effrénée du caoutchouc. L'article met en doute le nouveau visage philanthropique affiché par le système colonial.

Auteur de l'analyse Prof. Mamadou Ba

Contributeur(s) Jean-Dominique Pénel

Présentation

Sous-titre Revue bi-mensuelle Syndicaliste Communiste

Genre Documentation - Presse

Mentions légales BnF, Gallica

Éditeur de la fiche Claire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information sur la revue

Numéro de la publicationTroisième année numéro 41

Notice créée par [Claire Riffard](#) Notice créée le 24/03/2023 Dernière modification le 16/09/2025

parti socialiste ouvrier, les théoriciens ne s'adressent pas aux masses. Sée a bien raison de montrer le rôle que devait jouer bientôt le marxisme, initiateur du groupement de classe à qui allait être donnée une doctrine.

Cet ouvrage, bien à jour et qui a mis à profit les travaux les plus récents sur Paris et la province n'a pas la prétention d'être définitif; en tout cas, il se présente comme un bon livre d'initiation. — A. RICHARD.

VICTOR MARGUERITTE: *Ton corps est à toi*. Flammarion, éditeur.)

« Ton corps est à toi », telle est l'affirmation que Victor Margueritte lance à la Femme... Ton corps n'appartient ni à l'homme pour lui procurer le plaisir, ni à la société pour la peupler d'enfants... Affirmation claironnante qui a fait cabrer plus d'un bourgeois et aussi plus d'un prolétaire — qui les a fait cabrer en tant qu'hommes propriétaires de la femme et en tant que conservateurs sociaux. Affirmation qui implique légitimement le consentement à la maternité et par conséquent le droit aux pratiques anticonceptionnelles et même, dans certains cas, le droit à l'avortement chirurgical.

Victor Margueritte soutient sa thèse avec habileté: il a évité les exagérations de « La Garçonne ». Louons-l'en et regrettons qu'il n'ait pas encore été plus sévère: les sujets audacieux exigent une plume chaste.

Spirita, belle fille saine bien qu'éduquée dans le sens de la thèse par un vieil original, avandonne son corps dans un moment de trouble à un passant brutal. Elle est enceinte. Calvaire de la fille-mère. Promenade chez les sages-femmes, l'Assistance publique, dans des milieux divers et enfin chez le juge d'instruction pour vague complicité de manœuvres abortives...

Disons pourtant que le développement de l'œuvre a quelque chose de facile, de trop facile et que Margueritte — absorbé surtout par l'aspect social de la question: face aux réacteurs — n'a pas abordé les points essentiellement humains de la question. (Il est juste d'ajouter que l'œuvre aura une suite.)

« Ton corps est à toi », il est vrai. Mais dans combien de couples liés pourtant par la plus profonde affection, le Désir passager et absurde ne risque-t-il pas, s'il devient maître, de jeter le trouble le plus profond? Que l'homme ou la femme dise « Mon corps est à moi, j'en dispose pour ma volupté » et qu'adviendra-t-il de l'affection de ce couple? Il ne suffit point de condamner, d'un point de vue raisonnable, la jalousie pour en effacer l'existence, l'acuité et les ravages possibles.

L'affirmation « Ton corps est à toi » ouvrira la porte à toutes les débauches, à l'épuisement physique comme à la flétrissure morale si elle ne comporte pas ce corollaire immédiat « Tu es maître — ou maîtresse — de toi-même et le Désir ne te gouverne pas. » Elle comporte, au minimum, un besoin de précision. « Ton corps est à toi. » Oui, mais quand? A quatorze ans ou à trente? En face de leurs enfants et en face d'une foule de petites crapules vidées et souillées par l'excès sexuel prématuré, bien des pères se poseront cette question.

Et nous croyons que ces réserves doivent être soulevées dans cette revue révolutionnaire, car une fois encore nous pensons qu'être révolutionnaires ce n'est pas répéter sans compréhension et sans nuances des affirmations théoriques audacieuses comme nous pensons que la Révolution sociale qui veut et doit discipliner le chaos universel et mettre chaque chose à sa place ne peut pas aboutir à l'anarchie sexuelle. — B. GIAUFFRET.

LÉONARD FRANK, *Monsieur Mager assassiné*. (Rieder, éditeur.)

Les lecteurs de la *Bande de Brigands* trouveront dans le nouveau roman de Léonard Frank un changement très net dans sa manière. Au lieu d'un livre large, touffu, copieux, ils trouveront une œuvre rapide, concentrée, bâtie sur peu de personnages. Et quelle œuvre inoubliable.

Un enfant a subi une humiliation de la part de M. Mager, le brutal maître d'école. Dix-sept ans après

il le tue. Prison. Jugement. Condamnation. Adieux à la mère. Dernière nuit. Mort.

Une intensité d'expression qui touche au vertigineux. Et en leitmotiv déchirant, l'effort du malheureux assassin pour débrouiller devant les hommes épais, la cause si ténue du meurtre, pour mettre en évidence de quel poids certaines impressions d'enfance pèsent sur la vie de l'homme mûr.

A ce titre, un livre qui doit faire réfléchir les éducateurs et les pères. — B. G.

MAURICE DELAFOSSE: *Les Nègres*. (Rieder, éditeur.)

Je n'entreprendrai pas de résumer un ouvrage qui est déjà lui-même un résumé. Il me faut pourtant signaler tout spécialement le chapitre consacré aux grands empires nègres. Certains d'entre eux ont été comparables aux grands États du moyen âge et ont vu prospérer de véritables centres de culture arabe. Ils furent détruits par des conquérants étrangers mieux armés; l'un des plus prospères, en particulier, le fut par des Espagnols, mercenaires d'un sultan du Maroc avide des salines et des trésors soudanais! Ainsi donc les nègres ont quelques motifs d'imputer aux civilisés la barbarie qu'ils leur reprochent.

L'aperçu sur le collectivisme nègre n'est pas moins intéressant. Collectivisme fondé sur la famille nègre qui ne ressemble pas du tout à la nôtre; collectivisme de l'exploitation du sol, collectivisme pour l'exploitation des mines; il n'est pas jusqu'à la houille produite par le forgeron qui ne soit plutôt la propriété de sa caste professionnelle que de lui-même; collectivisme dans la possession des esclaves dont le sort, en général, n'était pas très différent de celui de leurs seigneurs. Il n'est pas jusqu'au système politique qui ne reflète la souci de la collectivité de primer les fantaisies individualistes.

Bien que fort loin du communisme scientifique, ce communisme primitif est curieux à connaître.

Par la suite l'auteur étudie l'art et la littérature nègres, en particulier la si curieuse littérature orale; il s'attache également à défendre la moralité nègre contre les reproches qu'on lui adresse et il note:

« Je sais bien que beaucoup de princes noirs se sont signalés par des massacres et des exécutions plus que par des actes de clémence et de pitié; mais nous connaissons des rois de France, qui pourtant furent de grands rois, et des chefs républicains, qui pourtant furent de grands hommes, qui n'eurent rien à envier sous ce rapport à tel ou tel roi ou chef nègre. »

Une illustration abondante et soignée compense ce que peuvent avoir de rapide les développements de M. Delafosse.

Ajoutons que ceux qui s'intéresseront à la question nègre pourront mettre sur l'ossature que fournit le livre de Delafosse, la palpitation de la vie en lisant les romans de Lucie Cousturier: *Mes inconnus chez eux*. — B. G.

RENÉ MARAN, *Djouma, chien de la brousse*. (Albin Michel, éditeur.)

Djouma, chien du noir Batouala, naît, grandit, chasse, voit mourir son maître, délaisse les nègres durs pour les blancs caressants, puis meurt.

Avec lui nous parcourons la brousse, nous visitons les villages, nous pénétrons dans les familles, nous entrevoyons un coin de l'âme noire, nous participons aux travaux et aux joies des peuples de couleur; joie suprême: la chasse au feu!

Mais plus que cette excursion à travers l'anecdote de la vie nègre, les camarades goûteront, de-ci, de là, les aperçus sur le colonialisme. Ils n'apprendront rien, mais ils ajouteront le témoignage du littérateur René Maran à ceux d'autres littérateurs et ils se préciseront de quelques traits colorés l'exploitation coloniale.

La race nègre disparaît, assassinée pour le profit de quelques-uns. Que le chef blanc — le Commando — soit mauvais ou bon, il faut du caoutchouc, il faut l'argent de l'impôt. Et c'est, pour des organismes incapables

de tels efforts, le travail forcé dans d'épouvantables conditions d'insalubrité pour gagner un sou par jour. Le long des rivières marécageuses où pousse l'herbe à caoutchouc, les nègres s'alignent couchés par la mystérieuse maladie du sommeil...

Devant les Blancs civilisateurs, l'Afrique se dépeuplera-t-elle de ses Noirs comme l'Amérique s'est vidée de ses Rouges ?

Où bien un colonialisme plus calculateur s'installera-t-il qui réservera l'avenir et ménagera la main-d'œuvre coloniale comme dans la métropole on ménage la main-d'œuvre blanche ? Devant l'effroyable dépeuplement noir, les gouvernants, chargés de veiller à la pérennité du profit capitaliste, apporteront peut-être quelques entraves à la brutalité des négriers avides de s'enrichir tout de suite et insoucieux du lendemain — ils chercheront la ligne où l'exploitation outrée du nègre peut compromettre irrémédiablement l'existence de la précieuse main-d'œuvre coloniale, — ils chercheront jusqu'à quel point la vis peut être serrée sans dommage irréparable... Et sur cette sagesse commerciale, on collera des étiquettes alléchantes : le Blanc sera quel que chose comme un philanthrope — que dis-je ? Ne l'est-il pas déjà, lui qui était accueillant pour Djouma, le chien de la brousse. — B. G.

**

LODE BAEKELMANS : *Binettes* (Rieder, éditeur).

Deux contes flamands.

Le « *Malin prétendant* » c'est l'histoire d'un paysan placide et rusé pour qui l'argent n'a pas d'odeur ; et qui — bonnement — se marie avec la « *Madame* » fanée d'une maison de joie. De la couleur dans la caricature et pourtant quelque chose qu'on se refuse à avaler : la digne *Madame* est-elle trop traditionnelle ? le prétendant est-il trop malin ? ou simplement l'histoire est-elle un peu grosse ?

Le *Justicier*, c'est un marin noir qui, débarqué à Anvers poches pleines, se les fait nettoyer par les copains d'un jour et les petites femmes d'une nuit — et finalement abat à coups de revolver un cheval qui a broyé un cycliste.

Vive la Justice, n'est-ce pas ? — B. G.

**

LÉONARD FRANK : *Anthologie des Conteurs Hongrois d'aujourd'hui*. (Traduction de Ladislav Gara et Marcel Largeaud.) (Rieder, éditeur.)

Une quinzaine de contes dont chacun mériterait une mention spéciale.

Bornons-nous à dire que presque tous reflètent, — sous des angles divers : fantaisie, ironie, révolte contenue, amertume ou pitié, — un aspect de la vie des pauvres, des malheureux et que ceux de la Hongrie ressemblent étonnamment à ceux de partout ! — B. G.

PETITES NOUVELLES

La suite si attendue des documents diplomatiques trouvés dans les archives russes vient de paraître à la Librairie du Travail. Le troisième tome du *Livre noir* est relatif à la période d'août 1914 à avril 1915, c'est-à-dire aux débuts de la guerre.

Sur la couverture figure en exergue cette dépêche publiée par l'*Intransigeant* du 7 septembre 1914 :

Bordeaux, septembre 1914.

« On voit à la porte, rue du Palais-Gallieni, M. Isvolsky, veston, chapeau de feutre noir, très élégant. L'ambassadeur de Russie promène, par les Quinconces, un visage souriant et plein de confiance dans l'issue de cette guerre, qu'il appelle « ma guerre », qu'il a voulue et réussie. »

**

Encore un foyer intellectuel révolutionnaire qui s'allume.

A partir d'octobre doit paraître à Athènes la revue *Proletariaki Limna* (Drapeau Proletarien), dirigée par J. Cordatos.

NOTES ÉCONOMIQUES

La liquidation de la Nep.

On sait que *Krupp* a obtenu, dès les premiers temps de la Nep, une grande concession agricole en U. R. S. S. Un accord récent vient de modifier l'acte de concession : désormais la maison *Krupp* pourra exporter librement à l'étranger, sans passer par les organisations commerciales soviétiques, le blé et la laine produits sur ses concessions.

Après la *Lena Goldfields* exportant librement 25 % de l'or extrait de ses concessions sibériennes, après *Harriman* exportant librement la totalité du manganèse tiré de ses concessions du Caucase (alors que ce sont les Soviets qui s'interdisent l'exportation du minerai extrait du petit gisement qu'ils s'y sont réservés) voici encore une nouvelle brèche dans le monopole du commerce extérieur, cette barrière que Lénine avait dressée pour empêcher la Nep de retourner au capitalisme.

Un nouveau pas du trust germano-américain.

Nous avons, à plusieurs reprises, attiré l'attention sur le groupement constitué par les *Acieries Réunies*, la plus colossale entreprise métallurgique d'Allemagne et d'Europe, et l'*I. G. Farbenindustrie*, la plus colossale entreprise de produits chimiques d'Allemagne et d'Europe. Nous avons attiré l'attention sur ce groupement, non seulement à cause de ses dimensions colossales qui en font une puissance industrielle à laquelle aucune autre n'est comparable, et de loin, en Europe, — non seulement aussi parce qu'il constitue techniquement le type le plus achevé de l'industrie moderne, — mais également parce que c'est autour de lui que se constitue le pivot de la mainmise de l'Amérique sur l'Europe.

Nous avons fait remarquer, lors de la constitution de chacune des deux branches de ce groupement, lors de la constitution des *Acieries Réunies* par la fusion des *Konzerns Thyssen, Stinnes*, etc., et lors de celle de l'*I. G. Farbenindustrie* par la fusion de la *Badische-Anilin* avec les autres entreprises allemandes de produits chimiques, que ces constitutions s'étaient effectuées sous l'égide et avec l'aide d'une grande banque américaine, la banque *Dillon Read*.

Mais les liens financiers n'ont par eux-mêmes qu'une importance secondaire. Ils ne prennent leur importance que par les liens industriels dont ils facilitent ou imposent la fondation. La liaison de la finance américaine avec l'industrie germanique ne modifie point par elle-même l'évolution économique ; en revanche elle la modifie profondément dès qu'elle amène à se lier les industries des deux pays.

Or c'est ce qui vient d'arriver. Le contrôle financier exercé par la banque *Dillon Read* sur le groupe *Acieries Réunies Farbenindustrie*, a obligé ce colosse de l'industrie européenne à se lier étroitement avec le colosse de l'industrie américaine, la *Standard Oil*, trust américain du pétrole.

L'occasion en a été la fabrication artificielle du pétrole.

On sait que les industriels allemands ont travaillé intensément cette question durant ces der-